

H. DE VILLEMESANT & B. JOUVIN

RÉDACTEURS EN CHEF

HISTOIRE

LITTÉRATURE

BIOGRAPHIES — POÉSIE

NOUVELLES — SATIRES — SPORT

CHRONIQUES — MUSIQUE — THÉÂTRES

NOUVELLES A LA MAIN

BEAUX-ARTS

MODES

ADMINISTRATION & RÉDACTION

48, rue Vivienne, au coin du boulevard

PARIS



Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants... je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. (Barbier de Séville)

Ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices; orateur selon le danger; poète par délassément; musicien par occasion: j'ai tout vu, tout fait, tout usé.



FIGARO

JOURNAL NON POLITIQUE

DOLLINGEN

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR

Figaro paraît tous les dimanches, soit 52 fois par an.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

PARIS

Un an..... 16 fr. | Trois mois..... 5 fr.
Six mois..... 10 | Un mois..... 2

DÉPARTEMENTS

Un an..... 20 fr. | Trois mois..... 6 fr.
Six mois..... 12 | Un mois..... 2

Les Annonces et Réclames sont reçues au Bureau du Journal.

Annonces 50 cent. la ligne. — Réclames: 1 fr. 50
Faits Paris, 3 fr. la ligne.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien...
Le désespoir n'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.

CHRONIQUE PARISIENNE

REVUE DE LA SEMAINE

Saisie des mémoires de Céleste Mogador. — Troisième volume des Mémoires du docteur Louis Véron. — Souvenirs de Robert Macaire.

La police a fait saisir chez tous les libraires les cinq premiers volumes des Adieux au monde. Cette mesure a été diversement interprétée par la foule des oisifs.

Le troisième volume des Mémoires d'un Bourgeois de Paris est venu prendre, sur les tablettes des libraires, la place de l'ouvrage saisi.

sont dénués de tout intérêt, languissants et chevillés de vieilles anecdotes. Les mots heureux y sont rares; en revanche, les mots risqués y abondent.

« Je demandais un jour à une danseuse, écrit M. Véron, quel était le Monsieur avec qui je l'avais rencontrée; elle me répondit avec orgueil: « C'est un monsieur très-riche, qui a des maisons, des terres, et tout cela très-bien hypothéqué! »

Le livre dont je parle est déjà loin de moi! Le vent d'une curiosité nouvelle a emporté ses feuilles légères et... insipides, et, la semaine qui vient de finir, ce vent-là avait nom la loterie Picarde.

A cette autre loterie qui a nom la Bourse, on a vu se produire, cette semaine, une de ces brusques révolutions qui enrichissent un homme et en ruinent un autre en quelques secondes.

moins, — de joner toute sa fortune sur une charade politique dont on n'a pas le mot, rende nos financiers insensibles aux pertes d'argent. Pour qui a trafiqué, tout le jour, sur un chiffre de plusieurs millions, le soir venu, que pèse la poignée d'or qu'on ramasse sur une table de bouillotte?

Lundi dernier, on avait joué un jeu d'enfer à la soirée de M. H\*\*, riche boursier, et comme cela arrive toujours, les gagnants avaient fait charlemagne. A cinq heures du matin, il ne restait plus, sur le champ de bataille abandonné, qu'une table de bouillotte flanquée de quatre joueurs intrépides.

On se sépara au grand jour, non sans peine, après avoir religieusement inscrit les dettes de la nuit; mais, à l'heure qu'il est, les pavillons ont repris leur première place et leur modeste emploi; il n'y a que la pièce de cinq francs qui ait conservé sa valeur monétaire.

Je suppose quatre joueurs de bouillotte, condamnés pour un motif quelconque à trois années de prison et enfermés ensemble, avec de l'argent et des cartes. Au moment où, leur ouvrant la porte, le geôlier ferait entendre cette parole magique: « Vous êtes libres! » leur premier mouvement ne serait-il pas de répondre en chœur et en battant les cartes: — « Faisons encore un quart d'heure? »

L'événement dramatique de la semaine, c'est la Fiancée du Diable, jouée à l'Opéra-Comique. Mais ceci n'est pas de notre compétence, et nos lecteurs en trouveront le compte-rendu plus loin. On nous traite, nous autres chroniqueurs, comme

notre aïeul Beaumarchais traitait la musique. Ce qui ne vaut pas la peine d'être analysé, on nous l'abandonne. Allons, bonhomme, prends ton croc et ta lanterne, et chiffonne dans les drames indigestes et dans les vaudevilles de rebut!

Le Mariage en trois visites a disparu ou va disparaître de l'affiche du théâtre des Variétés. Trois visites! c'est beaucoup! le public, lui, n'en a fait qu'une, et encore est-ce parce qu'on a poussé l'indiscrétion jusqu'à l'inviter.

La pochade amusante des Espagnols et Boyardinos, jouée au Palais-Royal, est de MM. Labiche et Marc-Michel, lesquels, en gardant l'anonyme, semblent vouloir dédaigner une facile succès. Je pourrais citer plusieurs vaudevilles applaudis des deux auteurs qui ne valent certes pas, et à beaucoup près, cette débauche d'esprit. Yacinthe, dans la charge d'un colonel russe et d'nant gravement d'une chandelle, est fort plaisant à voir et à entendre.

J'allais oublier Mme Thierret, que les auteurs ont affublée d'un costume indécent pour son âge; je voudrais bien lui dire mon avis sur le personnage ridicule qu'elle a bénévolement accepté; mais elle est femme, et je dois me taire.

Je résumerai en deux mots mon opinion sur les Espagnols. On je me trompe fort, ou ce sont des cuisinières bras les montés sans ouvrage, des cordons bleus qui ont les mains rouges!

Je ne sais rien de plus difficile à ménager dans une causerie qu'une habile transition; il faut que les personnes et les choses dont on parle ne jurent pas entre elles, tout en se faisant contraste. Une causerie, c'est un salon où tout le monde est admis, à la condition de connaître l'art d'y entrer et d'en sortir. Or, voilà précisément le difficile pour moi en ce moment: à la parade du Palais-Royal, je voudrais en venir à la Vestale, passer d'une saltimbanque rougeaud à Sophie Cruvelli, faire sortir la première et entrer la seconde, sans blesser l'artiste par ce voisinage, ni choquer le lecteur

FEUILLETON DE FIGARO DU 11 JUIN 1854

LES STATUES DE L'AVENIR

III

H. DE BALZAC.

Balzac ne naquit pas « enfant sublime » comme Victor Hugo, et ne fut non plus le Chérubin poétique des salons de la Restauration comme M. de Lamartine; il fit mauvais jus- qu'à son premier chef-d'œuvre, franchissant d'un bond les fondrières de la médiocrité et justifiant ainsi le mot profond de Ch. Nodier à un lettré novice qui lui soumettait un manuscrit:

— Espérez! votre livre n'est que détestable. Qu'au sortir du collège, à l'aube de la vie, quand la jeunesse vous ouvre ses larges horizons, océans d'azur où les nuages lactés et les roses illusions voguent de conserve, l'ode avec la majestueuse allure des Théories grecques, l'élogie, poitrine rêveuse et penchée, jaillissent de l'imagination comme Minerve tout armée du cerveau de Jupiter, c'est là un phénomène moral qu'expliquent dans le monde physique les vibrations de la harpe éolienne sous le souffle capricieux des brises. Le rôle est facile et date du poète antique, alors qu'au bord de la mer dont les vagues bouillonnent en blanchissant comme un lait tourmenté par le feu, entre les vapeurs qui descendent des cieux, messagères de mort, et les vapeurs qui montent pour les attaquer, témoins Prométhées, il entrevoit, sous l'éblouissant rayonnement des éclairs qu'allume la foudre, les nefs errantes et sollicitées par les écueils.

« Heureux, s'écriait-il avec cette pompe de diction dont l'hexamètre latin semble s'être réservé le prestige, heureux celui qui n'a pas livré sa fortune aux éléments en fureur, et, sous les pampres du Dieu qui dompta les peuples de l'Inde, cultive en paix le fruit du mont Ida près du myrte cher à Vénus. Ses troupeaux sont ses amis; sa lyre est calme aussi bien que son cœur; il défie Neptune, et, sur les sept roseaux de la flûte pastorale, l'inspiration lui souffle des concerts que ses chiens et son Amaryllis écoutent. Un doigt aux lèvres, la naïade fait taire son urne, et les jasmains émus détachent leurs étoiles pour le couronner.... »

Mais, chez Balzac, le penseur dominait le poète, si bien que son esprit ressemblait à un aérostat se balançant dans les immensités de l'idéal, sans pouvoir s'y perdre, retenu qu'il était à la terre par les ancrés du réalisme. A l'âge où il écrivait ses premiers livres, la pensée n'est qu'un miroir; toutes choses s'y réfléchissent, mais seulement comme surfaces; on ne devine ni l'envers des sentiments, ni le sous-entendu des déterminations humaines. Balzac ne comprit pas que l'infériorité de ces livres découlait naturellement de son ignorance de la vie, de son inexpérience du cœur, de sa virginité d'observateur; et, comme à cette époque d'obscurité, il était déjà un grand abatteur de besogne, la stérilité du résultat lui fut d'autant plus douloureuse. De l'impuissance de son esprit, il conclut à son impuissance, et, pris de dégoût, il éloigna de ses lèvres le calice d'immortalité, jeta sa plume aux orties et entra résolument dans l'industrie, bien décidé à acquérir les millions de Voltaire — de Beaumarchais, — à défaut de leur gloire.

Dans autrément aborder le côté biographique de notre sujet, notons que cette préoccupation de la fortune fut un de ses rêves persistants; mais la Providence qui n'avait point voulu que le gouvernement de Louis XVI autorisât le passage aux Indes du jeune Corse qui devait historiquement s'appeler Bonaparte et plus tard Napoléon, ne permit pas au futur au-

teur de la Comédie humaine de rencontrer, en dehors des spéculations intellectuelles, la fortune à laquelle il aspirait; et, singulière ironie du sort! c'est avec la meilleure partie du produit de sa plume qu'un jour l'écrivain acquitta les dettes contractées pendant son heure d'enfivrement commercial.

Il a lui-même raconté cette page de sa vie: « J'avais entrepris une lutte insensée: je combattais la misère avec ma plume! Je voulais payer une dette, immense pour moi, et vivre honorablement. Je voulais arriver à ce grand résultat avec une plume d'oie, une bouteille d'encre et quelques mains de papier, dans une ville où la littérature n'a point de crédit, et où il faut, non seulement du talent, mais du bonheur, et encore travailler nuit et jour pour gagner six mille francs par an, moi qui devais huit mille francs d'intérêts annuels! n'était-ce pas folle? J'entrepris cette lutte au moment où, pour moi, un de mes amis dont le suicide fut célèbre (Alphonse Rabbe) se brûlait la cervelle. »

Si par cet emprunt nous insistons sur ce côté de son histoire, c'est que l'alliance d'une rigoureuse probité et du génie ne nous paraît pas indifférente à mentionner dans un temps où l'exagération des fantaisies bohémienne, mal comprises par un certain monde, fait prêter à la littérature une élasticité de conscience et des capitulations d'honneur dont un tel exemple est la plus victorieuse réfutation.

Balzac était donc à la tête d'une imprimerie; par une de ces belles lâchetés communes à tout amour vrai, il avait voulu rester près de la Muse adorée, — sinon comme amant, au moins comme serviteur. — Pauvre grand homme! il allait devenir un Cuvier, et n'était qu'un mauvais entomologiste; les tourments habitait sa caisse et les embarras tenaient ses livres.... Mais aussi sa journée finie, les importuns consignés à la porte, pour échapper aux mesquines sessions sous lesquelles il bondissait comme un lion étreint à coups d'épingles, Balzac se retirait au fond de

son cerveau, y faisait le vide, et, petit à petit, voyait dans le mystère de sa stupefaction s'accomplir un acte véritablement impersonnel. Lorsque sur les régions de ce monde interne, une auréole de phosphore s'était dégagée du foyer fantasmagorique, ainsi que la chose arrive quand on s'habitue par degrés aux ténèbres d'une chambre noire, il étudiait à la manière du médecin de Shakespeare, — en dormant de son mieux les palpitations de ses artères, — la démarche de somnambule et la figure égarée de cette étrange lady Macbeth, pâle statue armée tout à la fois d'un poignard et d'un flambeau, que l'on appelle LA PENSÉE, avec ses yeux qui semblent étinceler sur le néant et son corps qui se meut comme une ombre.....

Ce mirage de lui-même qui se produisait dans son intérieur, indépendamment de sa volonté, l'habituait à envisager la pensée sous tous ses aspects; il étudia ses capricieuses évolutions, la suivit au fond des abîmes de la rêverie, bondit avec elle de déductions en déductions, avec elle s'éleva à travers le labyrinthe de l'analyse pour revenir au rond-point de la synthèse, avec elle toujours. Elle n'eut bientôt plus de mystères pour lui; il avait déchiffré jusqu'au dernier les arcanes hiéroglyphiques de la table d'Isis, et, de ce jour, il abandonna l'industrie aussi résolu qu'il avait déserté la littérature imitée d'Anne Ratcliffe et de Maturin.

Initié par la souffrance au mouvement social, Balzac eut alors pour devise ces magnifiques paroles du vieux Latin: — « Je suis homme! rien de ce qui est humain ne m'est étranger, » et travailla, comme il le raconte plus haut, sous l'impulsion de la misère, — le rude maître d'Horace.

La Physiologie du Mariage fut la première assise de l'œuvre cyclopéenne qu'il entreprenait et au fronton de laquelle il devait écrire ce titre superbe, — et juste cependant: — LA COMÉDIE HUMAINE. Qu'on nous pardonne de ne pas monographier une à une les magnificences de détail; c'est à peine si l'espace qui nous est accordé suffira à une bien imparfaite

par un changement trop brusque. Décidément, le mieux, pour aujourd'hui, est de n'en rien dire.

De Mlle Cruveilli à Mme Ugalde, la transition est chose plus aisée, et le trait d'union qui va me servir à cet effet, c'est la lettre qu'un de nos abonnés de Metz adresse à Figaro, lettre dont nous extrayons le fragment qui suit :
« Mme Ugalde est venue donner quelques représentations à Nancy et à Metz. Elle a chanté dans ces deux villes le Caid, le Torreador et Galathée. Vous devez pressentir, Monsieur, sans qu'il soit besoin d'appuyer là-dessus, le succès qu'elle a obtenu dans trois de ses meilleures créations ; vous n'avez, pour cela, qu'à rappeler vos souvenirs parisiens. Mais pour vous faire une idée de l'enthousiasme qu'elle a excité, qu'il vous suffise de savoir qu'on a fait répéter jusqu'à trois fois le couplet final :
Verse encore ! Ce n'était pas assez des rappels et des fleurs jetées à l'excellente cantatrice, — de vraies fleurs, celles-là, — une innovation piquante a signalé ce triomphe éclatant : des militaires ont lancé leurs pompons sur la scène, et non-seulement Galathée les a ramassés et les garde, mais elle les a fait placer sous verre comme un souvenir religieux et glorieux de sa carrière d'artiste. A l'issue de sa dernière représentation, les musiciens de l'orchestre sont allés lui donner une sérénade. C'était de leur part un hommage spontané, rendu autant à son bon cœur qu'à son talent, car Mme Ugalde avait voulu consacrer aux pauvres de la ville la recette de cette représentation. »

L'affaire de l'Opéra n'est pas encore terminée, bien que les journaux belges en aient annoncé la conclusion, conclusion inséparable, du reste. Entre la coupe et les lèvres, il y a toujours la place pour un malheur, a dit un sage ; j'ajoute, moi, qu'entre un contrat dont les bases ont été discutées et arrêtées, et la signature apposée à ce contrat, il y a tout un monde de résolutions contraires. La table est soigneusement recouverte de son tapis vert ; l'homme d'affaires a mis au net les clauses de l'acte ; un des contractants a signé, l'autre a saisi la plume ; déjà sa main touche le papier, ses doigts s'allongent ; mais crac ! un léger bruit se fait entendre, il retourne la tête, il surprend sur le visage de son associé je ne sais quel air triomphant et vainqueur ; il se ravise ; la discussion recommence, et l'on ne signe plus.

Un de mes amis me disait : « Supposez qu'au moment où les commanditaires de l'Opéra sont réunis dans le cabinet du directeur pour signer l'acte convenu entre eux, un homme prenne un tambour de quatre sous et s'en aille battre le rappel sous les fenêtres de M. Roqueplan ; pensez-vous que le spirituel directeur, qui doit être blasé cependant en matière de rappels, ne tressaillera pas involontairement, et que ses futurs associés, prêtant l'oreille à ce signal précurseur des orages politiques, ne s'empresseront pas de jeter la plume ? » Voilà donc deux millions qui pourraient être mis en déroute par un tambour de quatre sous !

L'autre jour a lieu, au foyer du Vaudeville, une réunion officielle dans laquelle M. Thibaudeau a présenté à ses pensionnaires un riche capitaliste, son futur associé. A l'issue de cette présentation, qui préage une ère de prospérité au théâtre, les artistes se sont éparpillés dans les environs de Paris, et ont témoigné leur allégresse en mangeant des fritures et des lapins sautés. MM. Fechter et Hoffmann, dans un transport de joie facile à comprendre, ont sur-le-champ rompu leur engagement.

M. Sainte-Beuve a lu, cette semaine, son rapport à l'Académie française, chargée de décerner les primes aux œuvres dramatiques représentées pendant l'année 1853.

La prime de 5,000 fr. a été décernée à la comédie de M. Ponsard : l'Honneur et l'Argent.

L'Honneur de la Maison, de MM. Léon Battu et Maurice Desvignes, a obtenu le prix de 3,000 fr.

Le père de l'un des lauréats, M. Battu, l'excellent chef d'orchestre, a été d'autant plus surpris, en apprenant cette bonne nouvelle, que son service à l'Opéra ne l'a pas familiarisé avec les prix de vertu.

L'anecdote suivante est trop jolie pour n'être pas vraie en tous points. D'ailleurs je vous la donne comme on me l'a contée :

Une de nos plus spirituelles comédiennes, mademoiselle Ozy, recevait, l'autre jour, une lettre d'amour en quatre pages, moitié passionnée, moitié cavalière, en un mot un enfantillage de vieillard amoureux ou une rouerie d'écolier fanfaron, — ce qui se ressemble fort.

Mademoiselle Ozy lit quatre lignes en bâillant et froisse la lettre avant d'en avoir achevé la lecture. Déjà elle se disposait à traiter le poulet de son correspondant inconnu comme, dans Mademoiselle de Belle-Isle, fait madame de Prie pour la correspondance politique du cardinal de Bourbon, lorsque ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur le post-scriptum de la lettre, qui est ainsi conçu :

« Si tant d'amour vous a touchée, donnez-m'en une preuve en vous plaçant à votre fenêtre, demain, à onze heures, je passerai dans votre rue à la tête de ma division. »

Voilà qui pique la curiosité de l'actrice, tout à l'heure indifférente. Sa vanité s'échauffe, son imagination travaille ; elle songe involontairement à ce brave maréchal de Saxe mettant son cordon bleu aux pieds de madame Favart. Enfin onze heures sonnent, l'espagnole joue en jetant un petit cri aigu, et le charmant visage de mademoiselle Ozy se risque à la fenêtre.

Notre amoureux n'avait pas menti d'une syllabe : portant le front haut et des bas bleus sur ses talons, le collégien-conquérant marchait fièrement en tête de la deuxième division du lycée Charlemagne.

Cette anecdote nous en rappelle une autre, dans laquelle mademoiselle Alphonsine, de la Porte-Saint-Martin, a joué le premier rôle. La piquante actrice était, en ce temps-là, la lionne des Délassements, la joie et la fête des Titis. Quelques heures avant une de ces représentations où son triple talent de comédienne, de cantatrice et de danseuse, devait briller

du plus vif éclat, elle reçut d'un amoureux qui gardait l'anonyme, un bouquet de violettes d'un sou, auquel était attaché un billet cacheté avec de la mie de pain :

« Si vous correspondez à ma flamme, » disait le noble inconnu, « portez ce bouquet pendant toute la soirée, et si vous désirez me connaître, levez les yeux aux troisième mes jambes pendront. »

Figaro vous racontait dans son dernier numéro, l'odyssée d'une paire de bottes navigant en plein macadam sans en recevoir une éclaboussure. L'histoire a un post-scriptum.

Les piquants détails de cette arrostation servaient de texte à l'autre soir, dans les coulisses de l'un de nos théâtres, à un feu de files de plaisanteries peu charitables, et comme cela arrive toujours, c'était un confrère du personnage mystifié qui commandait le feu. Sur ces entrefaites survient le jeune serin auquel on venait d'ouvrir la cage; M. Siraudin, qui l'aparçait le premier et qui craint d'avoir été pris par le survenant en flagrant délit de médiance, s'avance en souriant à sa rencontre.

« Nous parlions de vous, mon cher ami, dit-il en lui prenant la main... Croyez que j'ai été bien sensible au petit désagrément qui vient de vous arriver. Aussitôt que j'en ai été instruit, j'ai couru à Clichy pour vous voir.

— Il vient de sortir, m'a dit gracieusement le greffier auquel je donnais votre nom ; mais, a-t-il ajouté, si vous avez une petite course à faire dans le quartier, je ne pense pas qu'il tarde beaucoup à rentrer.

— Collet.

### LE DEMI-MONDE

Le demi-monde est géographiquement circonscrit dans l'enceinte parisienne. La province, qui, après tout, est la vraie gardienne des bonnes mœurs, avec son existence de verre et ses commérages fureteurs, lui serait un séjour insupportable, et Paris est l'unique ville où il puisse, comme le libéré du bague, se perdre au milieu de la foule et vivre au grand soleil sa vie nuageuse.

Moralement, il occupe entre le monde honnête et le mauvais monde le même rang que le purgatoire à la suite du paradis et précédant l'enfer. Seulement, le repentir est aussi rare chez lui que les justes à Gomorrhe, et, fatigué d'une attente inutile, l'ange qui veillait à la porte du monde honnête a brisé la clef dans la serrure que nul ne semblait tenté d'ouvrir et s'est envolé en laissant tomber deux larmes sur le seuil, — splendides diamants perdus, dédaignés, — la rançon de deux âmes !

Le demi-monde n'est ni le grand, ni le petit monde, mais il forme la majorité du lieu-commun qu'on appelle le beau monde ! Ses armoires ne portent pas précisément les besants et les coquilles des croisades, et violent volontiers les règles du blason en plaçant métal sur métal. Que voulez-vous ? sa devise est :

Richesse et fantaisie....

D'ailleurs, il a de l'élégance, suffisamment d'orthographe, beaucoup d'esprit et pas du tout de cœur.

Quant on arrive à Botany-Bay, Sydney ou toute autre colonie pénitentiaire de l'Angleterre, on est étrangement surpris en apprenant que les figures placides, les honnêtes tournures qui passent sous vos yeux, appartiennent à des convicts ; la même stupefaction, dans le sens contraire, s'opère en vous après un regard promené sur la partie féminine du demi-monde.

Ces naufragées du devoir, jetées, — misérables épaves, — sur des rivages interlopes, ont été élevées à Saint-Denis ou au couvent des Oiseaux, et la société leur avait ouvert ses meilleures places ; ce sont des veuves qui ne pleurent même pas la vie de leurs maris, des épouses dont l'hymen a été forgé au Gretna-Green du treizième arrondissement, des Antigones qui font à leur vieux père l'aumône de leur déshonneur, et des mères qui oublient leurs filles en attendant que celles-ci les rejoignent dans le sentier où l'infamie maternelle leur sera ce qu'aux braves d'Ivry était le panache blanc d'Henri IV, — un signe de ralliement.

D'où vient cette déviation ? Pour les unes, de l'effroi que leur a inspiré une existence calme, mais obscure, heureuse, mais modeste ; violettes, au lieu de parfumer l'humble lit de mousse où elles s'étaient épanouies, elles ont voulu respirer, imbéciles tulipes, au centre du parterre. Pour les autres, elle dérive d'une lassitude irréflichée de leurs obligations ; les chaînes qu'allègue le sentiment du devoir accompli, elles les ont brisées, rêvant l'affranchissement et la liberté : — la liberté du nègre marron, dont toute la vie est une inquiétude perpétuelle, une terreur indéfinie, une misère sans issue.

Quant aux hommes du demi-monde, ce sont des millionnaires qui ont rencontré la fortune sur le chemin de la police correctionnelle, — à laquelle ils reviendront un jour, — des artistes que domine le préjugé du paradoxe, des tempéraments paresseux, des natures sans ressort qui s'abandonnent au courant et vont où le flot les emporte. Au reste, les hommes ne jouent là qu'un rôle effacé ; les femmes y monopolisent les fonctions d'étoiles.

Où brillent-elles ? nous demanderons-t-on. Partout où va la foule : aux meilleures loges des premières représentations, où elles donnent en spectacle leurs fraîches toilettes

appréciation de l'ensemble, et une glose complète de ce livre n'exigerait pas moins que toute la vie et l'inalterable patience d'un béneficien.

La Comédie humaine, c'est l'Iliade du XIXe siècle ; et telle est la virilité de l'œuvre, que son auteur ne perd rien à ce rapprochement avec Homère, le père de la poésie. Paris s'appelle Lucien ; Ménelas, Nucingen ; Priam, Goriot ; Thersites, Gaudissart ; Hélène, Esther ; Achille, Montriveau ; Briséis, la duchesse de Langeais, sans parler des autres. Chaque classe de la société a envoyé des représentants à cette danse macabre qui, au lieu d'être conduite par la Mort, comme celle du cimetière de Saint-Pierre de Bâle, a le Malheur pour chef de file : Diane de Maufrigneuse, le beau lys aristocratique, s'y épanouit à côté de madame Camusot, rougeaud pivoine transplantée de pleine terre en serre chaude, de province à Paris et qui ne demande mieux que de s'y acclimater ; Pierrette, la douce et chaste Bretonne, y coudoie la Torpille, qui, relevant le soyeux frou-frou de sa robe de façon à étaler jusqu'à l'indiscrétion les splendeurs de son jupon, entraîne sur ses pas un cortège d'interlopes à damner tous les saint-Antoine de Callot : Josépha, Coralie, la fille aux yeux d'or, — nous en passons des plus charmantes. Derrière la pléiade des beaux jeunes hommes que la plume du grand écrivain aimait à dessiner de pied en cap : Rastignac, les Vandenesse, Rubempré, Paul de Manerville, Caliste, Steimbock, gravitent, satellites effarouchés : Crevel, Birotteau, le père Séchard, Rogron et la dynastie des Minoret-Massin, Minoret-Levrault, Minoret-Crémière. Puis, c'est autour du Curé de village le troupeau des âmes mortellement atteintes, mesdames Claës, de la Chanterie, de Beaussant, de Morsauf, Eugénie Grandet, MM. de Grandville, d'Espard, de Sérizy et de Bauvan.

Des trois cents personnages qui remplissent les coulisses de ce gigantesque drame, aucun ne ressemble à l'autre ; Balzac s'est inspiré pour les peindre de toutes les écoles, et a pris à chaque artiste sa meilleure manière.

Ferragus, Vautrin, Philippe Bridau, Fédora, madame Marneffe, sont Michelangeluesques ; jamais le pinceau de Van-Dyck n'a caressé de plus fière amazone que mademoiselle de Cinquygne ; Rembrandt réclamerait Gobseck, et Gérard Dow Elie Magus ; Honorine est une madone du Corrège comme d'Arthez un portrait de Philippe de Champagne et l'abbé Loraux un chartroux de Lesueur ; à côté de Delphine de Nucingen, traitée avec l'ampleur de Rubens, c'est Ursule Mirouët, un pastel délicat comme un Latour, et madame d'Aiglemont, miniature aussi fine qu'un Isabey du meilleur temps ; Butscha procède de Goya, madame Schontz de Gavarni, Grottat de Daumier et Gaudissart d'Henri Monnier ; on évaluerait le carton de Charlet sans y trouver des troyens plus fins que Chabert et le maréchal Hulot des Chouans et de la Cousine Bette, et si l'on fouillait avec soin l'œuvre caricaturale de Carle Vernet, on y découvrirait infailliblement les deux Casse-Noisettes du Cousin Pons.

Cette diversité tient sans doute à la variété des procédés ; mais l'amour et le respect de la vérité professés par l'auteur l'ont surtout produite. Rien de grand qui n'est pas vrai. Or, la nature n'admet point les identités absolues ; il n'est pas d'une forêt deux feuilles qui se ressemblent exactement. Voilà ce que Balzac avait admirablement compris et ce qu'il a admirablement exprimé, aussi bien dans les analogies morales que dans les analogies physiques.

L'amour d'Hélène d'Aiglemont est jeune, sincère et dévoué comme celui d'Eugénie Grandet, et il accomplit d'autres phases ; les coquetteries de la Rabouilleuse ne sont pas moins fines, moins sordides que celles de Mme Marneffe, avec lesquelles elles diffèrent pourtant de saveur.

Au reste, l'analyse des caractères est le triomphe et la gloire du livre.

Ce que nous avons dit des figures s'applique également aux paysages et aux intérieurs, qui forment à eux seuls un véritable musée de chefs-d'œuvre. Miéris aurait signé à sa table à manger de Grandet ; l'autre de Gobseck est un admirable Rembrandt, et la couleur de Yéronèse papillote, la

et leurs mots les plus neufs, aux concerts, aux bals par souscription, surtout aux fêtes de bienfaisance, où elles espèrent coudoier les élues du grand monde qui se bornent à envoyer leur offrande, sans s'y fourvoyer ; et enfin dans leurs salons, — car elles ont des salons, — où l'on déchire le prochain le plus bourgeoisement possible.

C'est là leur ligne de démarcation avec la lorette, qui ne s'élève jamais au-dessus du boudoir. Aussi en sont-elles fières, car la lorette est leur épouvantail, leur bête noire, leur exécution. Elles n'ont pas pour elles la compatissante pitié de l'honnête femme, mais un mépris envieux. Elles dédaignent son luxe insensé en jalousant sa ceinture dorée « trop verte » et bonne pour une fille, — le mot a dix syllabes dans leurs bouches, — une fille entretenue.

La femme du demi-monde tient à honneur de ne pas être payée et d'aimer pour la gloire. En effet, elle supporte une part des frais de son ménage de hasard, grâce à l'argent que son mari, spéculateur de la Bourse, avait placé sur sa tête, en vue de leurs enfants, et qu'elle a par mégarde enlevé avec ses chiffons.

Une chose encore, chez sa rivale, excite son indignation, c'est la multitude de dieux qui se succèdent sur l'autel de son alcôve banale. Elle au moins ne subit qu'un amour, — par force souvent ; une mère prudente peut avoir menacé de supprimer la pension qu'elle sert, au cas où une faute tournerait au libertinage en prenant la marque du pluriel. — La rose aussi n'a qu'un jardinier, — l'on ne compte pas les papillons.

En résumé, la femme du demi-monde a raison de mépriser la lorette : la lorette est indignement d'elle. Qu'a jeté cette dernière par-dessus les moulins ? sa pudeur, le respect humain, belle naïserie ! L'autre a tout sacrifié : le nom de son mari, l'honneur de ses enfants, la considération de tous.... A la bonne heure !

Le demi-monde marche à pieds joints sur les plus élémentaires convenances.

On y accepte une invitation forcée que le désir de posséder un grand artiste échoué dans ces tristes parages a seul dictée et qu'on espérait devoir être regardée comme non avenue. — Au reste, en cela, le monde honnête est son complice.

Frédéric Soulié eut la douleur d'annoncer par lettres à toutes ses connaissances la perte cruelle qu'il venait de faire d'une maîtresse dont le mari était vivant.

A l'issue d'un joyeux souper, une femme racontait que son père, brave général, à la suite d'une révolution, avait été condamné à la dégradation et à la mort et qu'ayant refusé de s'agenouiller, les soldats s'étaient vus contraints de lui briser les genoux à coups de crosse. On émit un doute, elle en appela à sa mère qui, dans un coin, égoûtait les bouteilles.

— N'est-ce pas, la baronne, que mon père a fait cela ?

— Ia, ia, une pèze pelle homme, balbutia la vieille.

Et c'était vrai !

Un homme rencontre dans un salon sa femme au bras d'un autre mari, et il serre la main de celui-ci.

Après tout, il lui a enlevé un bonheur peu regrettable en somme, et il est de ces services qu'on ne peut réclamer d'un domestique et qu'on n'oserait demander à un indifférent ; c'est pour cela qu'on a inventé l'amitié.

Curieuse comédie que le demi-monde !

Au fait, les Filles de Marbre ont succédé à la Dame aux Camelias ; pourquoi les femmes du demi-monde ne remplacent-elles pas les Filles de Marbre ?

Qui l'un esprit fin, délicat, observateur trouverait là une belle comédie, et un imbécile, une demi-douzaine de gros mélodrames.

Les meilleures choses ont leur mauvais côté.

Eugène Woestyn.

### LES FAVORITES DE THÉÂTRE

L'Histoire des Voyages mentionne l'existence d'un petit poisson au nom sonore : le remora, et qui est assurément beaucoup plus terrible qu'il n'est gros ; cramponné à la quille d'un navire, il le met en panne, et malgré la houle, malgré le vent, qu'il s'agisse d'un vaisseau de fort tonnage ou d'un fin voilier, l'arrête court et le retient au calme plat sur une mer fougueuse.

Fantastique peut-être dans les profondeurs de l'Océan, le remora existe au théâtre : c'est la favorite. En vain pour son éternel voyage autour du monde, la nef directoriale aura soigneusement trié son équipage d'auteurs, d'acteurs, de musiciens, de peintres, de régisseurs et de machinistes, il suffira d'une petite femme — quelquefois grande, — inoffensive et douce en apparence, pour la faire sombrer. C'est l'elf moqueur des lacs d'Écosse qui attire sur les écueils le pauvre pêcheur attardé aux étoiles.

Les favorites tiennent au théâtre par des liens légitimes aussi bien que par des alliances morganatiques, et quoi qu'en veuille la morale, celles-ci sont assurément moins fatales que celles-là. Fleurs errantes apportées par un caprice, un nouveau caprice peut les déraciner ; les autres

au contraire, à l'abri de la loi, s'implantent comme le chêne — profondément. Une rupture dans le premier cas ne froisse que des sentiments ; dans le second, elle se heurte à des intérêts — et s'y brise.

On peut diviser en deux classes les favorites : celles qui ont du talent et les autres. Ces dernières sont peu dangereuses ; elles se contentent de déhancher leurs tailles étranglées dans un lever de rideau joué devant les banquettes, à l'heure où le gaz seul est dans la salle, ou se montrent satisfaites d'un accessoire à grand tra la la qui leur permet d'étaler tous leurs diamants avec l'orgueil du scalpeur accrochant à sa ceinture sa moisson de chevelures. Il est des exceptions, mais fort rares, par bonheur, et dont le public fait promptement justice. Ainsi, certaine baladine, sans verve, sans esprit, sans beauté, sans ombre de diable au corps, voulut un jour accaparer les rôles de la vieille (la vieille, c'était Déjazet), et les sifflets lui prouvèrent qu'on tient en meilleure opinion un bon invalide qu'un mauvais conscrit.

Quant aux favorites de talent, elles sont la ruine des administrations. Bien que cela semble un paradoxe, c'est une belle et bonne vérité, ainsi que le démontrera une explication rapide.

La favorite est ombrageuse ; elle ne veut pas que l'on glane dans le champ des applaudissements où elle moissonne à pleines mains, estimant qu'un trône partagé n'est plus qu'un siège vulgaire, et fauche si ras les rivalités autour d'elle, qu'elle règne bientôt seule et sans partage.

A elle alors tous les rôles, tous les triomphes ; son talent calme, chaste, réservé, ne sera à l'aise que dans les créations honnêtes et naturelles, n'importe ! elle abordera ce personnage fougueux, désordonné, immoral, excentrique ; elle aura la grâce et la gentillesse, elle voudra émuouvoir ; elle laissera le gros rire qui lui sied si bien pour les larmes qui lui vont si mal, et l'ouvrage en souffre, et insensiblement toutes les pièces arrivent à se ressembler, par l'excellente raison que, ne pouvant s'incarner dans les diverses créations qu'on lui apporte, elle les incarne dans sa propre personnalité, — d'où la monotonie, d'où l'ennui, d'où la solitude et la ruine.

Mlle X... un talent énergique et fier cependant, a fini par renverser la fortune d'un théâtre du boulevard dans un gouffre, en s'y abîmant elle-même, comme Samson sous les décombres du temple Philistin.

En poussant à ses dernières conséquences leur jalousie, les favorites devraient proscrire la perle de leur cou pour ne pas nuire à leurs dents, et l'escarboucle de leur front, dans l'intérêt de leurs yeux.... Comment ne comprennent-elles pas que la comparaison les ferait mieux apprécier ? Vénus parut d'autant plus belle au berger phrygien, qu'elle avait à ses côtés Minerve et Junon ; et les cantatrices qui ont recueilli l'héritage de Mme Stolz ont mieux établi sa réputation qu'elle-même.

Mais l'envie est femme et ne saurait entendre le langage de la raison ; c'est donc aux directeurs que nous nous adresserons.

Qu'ils aient, hélas ! des yeux aveugles, des oreilles sourdes, des mains inertes, et ils ne risqueront pas d'avenir leurs pieds dans le sentier des mauvaises spéculations. Tous leurs soins doivent tendre à provoquer les rivalités qui engendrent l'émulation. Placés comme des muets à la porte du charmant harem, ils doivent se borner à l'ouvrir au public, — le seul sultan. Bouffé, l'excellent administrateur, le disait judicieusement :

— Du jour où un directeur est un homme dans son théâtre, il est perdu.

H. de Villemessant.

### LES SOIRÉES DE L'ORCHESTRE (1)

LES ROMAINS.

Néron ayant institué une corporation d'hommes chargés de l'applaudir quand il chantait en public, on donne aujourd'hui en France le nom de Romains aux applaudisseurs de profession, vulgairement appelés claqueurs. Il y en a plusieurs espèces.

L'autre qui, dans la prévision du besoin qu'il aura l'an prochain des éloges d'un critique qu'il déteste, s'acharne à chanter partout les louanges de ce même critique, est un Romain.

Le critique assez peu Spartiate pour se laisser prendre à ce piège grossier, devient à son tour un Romain.

Le mari de la cantatrice qui... — c'est compris. — Mais les Romains vulgaires, la foule, le peuple romain enfin, se compose surtout de ces hommes que Néron enrégimenta le premier. Ils vont le soir dans les théâtres, et même ailleurs aussi, applaudir, sous la direction d'un chef et de ses lieutenants, les artistes et les œuvres que ce chef s'est engagé à soutenir.

Il y a bien des manières d'applaudir.

(1) Un volume en vente chez Michel Lévy, rue Vivienne.

toie, resplendit, étincelle sur les flamboyants brocarts, les cuivres chantournés, les glaces dont Venise a taillé le biseau, les chapelines niellées d'or et les crêdences ouragées du pandémonium d'Elie Magus. Salvator Rosa n'a rien de plus gris, sombre, pulvérisant, désolé, que le désert du Curé de Village, et telle page des Paysans réunit la savante composition de Claude Lorrain et la fraîcheur de Ruysdaël.

Qu'il déroule son drame en province ou à Paris, Balzac reproduit les localités avec la minutieuse précision du daguerréotype, — superbes épreuves sur lesquelles flue par larges ondées l'ouragan de sa couleur. Quia la David Séchard, le Cabinet des Antiques, Modeste Mignon, l'Abbé Birotteau, les Deux Frères, Pierrette, Ursule Mirouët, Albert Savarus, Béatrix, connaît Angoulême, Alençon, le Hâvre, Tours, Issoudun, Nemours, Besançon et Guérande, comme s'il y avait des années vécu. Des fondations de la Galerie d'Orléans, Un grand homme de province à Paris exhume les Galeries de Bois comme une autre Herculanum, et la rue du Doyenné, que les embellissements du Carrousel ont balayée, replie pour l'éternité son coudé tortueux aux premiers pages de la Cousine Bette. Magnifique privilège du génie qui cristallise tout ce qu'il touche, non plus sous une ignoble couche de chaux comme la fontaine de Sainte-Allyre, mais dans le diamant pur et resplendissant d'une forme lumineuse....

Un vieux chimiste de nos amis, ayant lu la Recherche de l'Absolu, nous fit demander le nom du Berzélius inconnu auquel on devait ce livre ; la même méprise est possible pour toutes les créations de Balzac, qui, doué d'une puissance d'assimilation sans égale, surpassait en omniscience et Pic de la Mirandole, et Mezzofante et tous les collégiés de bédétiés.

Finances, législation, théologie, philosophie, économie politique, administration, droits civil, criminel et canonique, peinture, musique, archéologie, sciences, histoire, médecine, agronomie, arts industriels, son encyclopédique cerveau avait tout absorbé. Escomptes de l'usure, comptes et décomptes du commerce, mécomptes de l'inventeur,

ruses du boutiquier, roueries du paysan, expédients de l'artiste, audeux du voleur, tics de chaque métier, argot de chaque profession, rien qui ne lui fût familier ; c'est qu'aussi tout lui était un sujet d'études,

« Du ciron au Léviathan, »  
« Depuis l'hysope jusqu'au cèdre, »

et qu'il étudiait toujours. Aucun obstacle ne rebutait cette rage de savoir, ce gargantuesque appétit de l'esprit. Pline l'Ancien observait les mystères de l'éruption sur le cratère même du Vésuve ; Archimède poursuivait la solution d'un problème à travers Syracuse en flammes ; à leur exemple, Balzac franchissait les barricades de 1830 et de 1848.

« Quand les cloches hurlaient, que la grêle des balles sifflait et pleuvait par les airs, »

mesurant à la violence de l'explosion de la chaudière monarchique la brutale puissance de la vapeur populaire. C'est là que le cynique du XIXe siècle, Chodruc Duclos, lui donnait la mesure de la misanthropie humaine, à peine indiquée chez l'homme aux rubans verts.

C'était le 28 juillet : un détachement de la garde royale défendait l'entrée de la rue de Chartres, tandis qu'embusquée à l'angle du café de la Régence, la sainte canaille chantée par Barbier lui envoyait des coups de fusil plus terribles par l'intention que par le résultat. L'homme à la longue barbe, les mains sous les pans de sa redingote dépenaillée, assistait à ce spectacle et répondait par un ricanement moqueur à chaque inoffensive détonation.

— Et de quoi ris-tu ? lui demanda bientôt un des tirailleurs impatient.

— De ta maladresse, pardi ! Quand on aspire à descendre les gens, il faut au moins savoir s'y prendre.

— Ah ! vraiment ?... Hé bien, fais donc mieux.

— Ce ne sera pas difficile....

Hector Berlioz.

ALBUM DE FIGARO

Cette lettre de M. Victor Hugo fut adressée à notre collaborateur Eugène Wœstyn, qui, dans le *Journal d'Orléans*, a propos des *Burgraves*, avait publié une ode dédiée aux enfants du poète :

H. de Villemessant.

« Je reçois, Monsieur, votre envoi à mes enfants; je le lis, et, les larmes aux yeux, je vous écris sur le champ. Vous m'avez vivement ému, vous m'auriez consolé, si j'avais besoin de l'être. Mais non, Monsieur, je ne veux pas être consolé, je veux être félicité; je veux être félicité pour les amis que j'ai, et pour les ennemis que j'ai aussi.

Je remercie vraiment Dieu de m'avoir donné les uns et les autres.

« Je trouve, en effet, que bien que je sois peu de chose, mon éloge est fait par mes ennemis, autrement, mais autant que par mes amis. Il y a des journaux qui me traitent comme si j'étais un gouvernement, et qui s'acharnent sur moi non moins furieusement que sur un roi. Toutes les preuves de mauvaise foi, d'ignorance, de lâcheté, de fureur aveugle, mes ennemis me les donnent; tous les témoignages de sympathie, de cordialité noble, d'affection vraie et profonde, je les reçois de mes amis; oui, en vérité, je remercie le bon Dieu.

« Félicitez-moi donc, Monsieur, surtout après que je viens de lire vos admirables vers. Je suis digne, non de vos magnifiques éloges, mais de votre sincère et délicate amitié.

» Je vous serre la main.

» VICTOR HUGO.

Paris, 5 avril 1843.

SPORT

Les courses de Satory.

*Sport*, en termes de courses, veut dire « plaisir » comme *turf* signifie « gazon ». Je veux bien que le diable m'emporte si un seul, parmi les *gentlemen-riders* qui avaient déféré la tempête, dimanche dernier, m'assure avoir trouvé « le plaisir » et le « gazon » à Satory. Il pleuvait, il venait, un froid glacial pénétrait les horribles *mackintoshes* sous lesquels ces sportsmen avaient abrité leurs habits de cheval et leurs cravates blanches. Les tribunes étaient désertes; l'enceinte ouverte aux voitures, vide ou peu s'en faut; la corde qui borde l'arène, abandonnée par les Versaillais; le cercle de la course boueux et défoncé à tel point que les chevaux y piétinaient jusqu'au garrot; des flaques d'eau avaient noyé le gazon, la température avait annihilé le plaisir. Donc le *sport* et le *turf* étaient absents.

Je me suis toujours demandé en lisant le programme des courses, pourquoi ceux qui en rédigent la teneur se permettaient de donner à cet exercice, le titre de :

*Courses de la Société d'encouragement pour l'amélioration des chevaux en France*. Qui pourrait m'expliquer comment un cheval haut jambé ou une jument efflanquée, dont la forme et les pieds tiennent plutôt, à cause de leur maigreur, du cerf que du destrier de nos pères, franchissant en plus ou moins de minutes un espace de 4,200 ou 4,600 mètres, peut contribuer à l'amélioration de la race des chevaux, en général ou en particulier? Ceci est une énigme dont aucun sphynx du Jockey-club ne nous donnera la solution.

Pendant que l'ennui s'emparait du public et étendait ses réseaux sur toute l'enceinte, la comédie se passait dans les coulisses, c'est-à-dire dans l'enceinte du passage. C'était d'abord un journaliste très-connu, un de nos amis, envoyé en mission de reporter sur un grand journal de Paris, qui, au moment où il exprimait une opinion (dont il n'était même que l'écho) devant certains membres du Jockey-club préposés au passage des jockeys et de leurs selles, se voyait attaqué à brûle-pourpoint par l'un d'eux, M. de Montguyon, qui s'oubliait au point de dire à notre confrère qu'il n'était pas à sa place dans l'endroit où il se trouvait. Le journaliste, interpellé d'une manière aussi brutale, s'est tû par respect, sans doute, pour l'âge de son bouillant interlocuteur. A ce sujet, nous nous permettrons les réflexions suivantes :

Depuis quand un journaliste chargé de rendre compte d'un événement quelconque, n'est-il pas à sa place sur les lieux où cet événement arrive? Et, pour aller droit au but, que seraient les courses de chevaux, plaisir assez ennuyeux, soit dit en passant, qui n'est apprécié que par les entraîneurs et les éleveurs de chevaux, les membres du Jockey-club et les filles de marbre, si les journaux ne racontaient pas à leurs lecteurs les particularités, les incidents et les péripéties de ces fêtes hippiques? Un journaliste, un reporter a le droit de tout voir, de tout entendre, de tout raconter et d'exprimer une opinion, à la condition

qu'il ne manquera à aucune convenance; et certes, si quelqu'un est au fait des convenances, cette personne-là c'est notre ami.

Mais, à peine cet incident drôlatique avait-il eu lieu, tandis que les « vrais amateurs » admiraient le beau cheval *Papillon* de M. Alex. Aumont, celui-ci (le cheval) vint à ruer. Or, la pluie torrentielle qui était tombée depuis quarante-huit heures avait fait tant de boue que les valets de la ville avaient été obligés de l'amoncèler sur les bords, le long de l'enceinte du pesage. Donc, le cheval *Papillon* ruait et, dans la hâte qu'il avait de se garer, M. X... sautait la tête la première dans ce lit moelleux d'où un palefrenier le retirait avec la plus grande difficulté. M. X..., en homme généreux, lui a donné... ses gants souillés à laver, et le palefrenier est allé remplir cette mission « diplomatique » au pas de course.

B. H. Revoy.

CORRESPONDANCE

A propos d'une médaille frappée à la Monnaie, une discussion s'est élevée entre *l'Univers* et le *Charivari*. Sans prendre parti pour l'un ou pour l'autre, nous insérons la lettre suivante, parce que chez *Figaro* l'esprit est toujours le bien-venu :

H. de Villemessant.

A. M. de Villemessant, rédacteur en chef de FIGARO.

Monsieur, En vous demandant l'insertion de cette lettre, je ne saurais abuser de l'hospitalité de vos colonnes.

Je tiens à honneur, si cela est possible, de remettre en vrai chemin deux hommes d'esprit qui, à propos d'une médaille frappée à la monnaie pour perpétuer l'alliance anglo-française, ont entamé une polémique motivée par l'inscription suivante : *Catholicisme, Protestantisme, Islamisme*. Cette trinité religieuse a plu aux uns, déplu aux autres, de sorte que le but de l'auteur, M. Obert, a été diversement interprété.

Le *Charivari* a fait spirituellement ressortir la différence des temps en raillant les doctrines des anciens. Puis, dans une évocation autour de laquelle il groupe certains souvenirs d'inquisition, il conclut en décochant contre *l'Univers* des traits acérés. Ainsi la scène se passe dans le cachot du Saint-Office. Aux questions qui lui sont faites par le grand inquisiteur s'il persiste à soutenir que ces trois religions ont la même aspiration, le graveur de ces temps néfastes, pour se soustraire au châtiement de l'huile bouillante qui l'attend, ne persiste pas. L'auteur de la médaille anglo-française 1854 persiste, lui, en refusant le caractère religieux que lui prête à tort *l'Univers*.

M. Veillot, l'athlète éprouvé, compétent de l'école de Loyola, pour ne pas passer sous les fourches caudines de M. Taxile Delord, a désigné d'entrer franchement dans l'arène où celui-ci l'avait appelé. Il a étudié avec une adresse infinie le combat; et, par un moyen spécieux, au lieu de s'attaquer corps à corps à la logique serrée du rédacteur, il a assésé un coup violent à l'artiste qui a exécuté la médaille. Singulière façon de discuter sérieusement; — mais, que voulez-vous, chacun a ses tendances, et la spécialité de M. Veillot, c'est de s'attaquer impitoyablement aux faibles en respectant les forts. — Quant à l'auteur de la médaille, il n'avait qu'un but, et il l'a défini très-heureusement :

*Progrès civilisateur, plus de Saint-Barthélemy, union des cultes.*

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

ÉDOUARD CAILLET

Un de nos amis, M. Henri Thomas, nous adresse la lettre suivante :

« Mon cher Villemessant, permettez-moi de compléter par un détail peu connu le récit très-véridique contenu dans votre dernier numéro, sur la tentative de suicide du pianiste Sicka. La balle du pistolet avait fracassé la mâchoire. On releva le blessé couvert de sang et, avant de le transporter chez lui, on l'enveloppa dans un drap que prêta Mme D..., pour qui et chez laquelle le malheureux Sicka avait voulu mourir. Un mois après l'événement, Sicka n'était pas encore hors de danger; madame D... envoya chez lui, non pas demander de ses nouvelles, mais redemander le drap qu'elle avait prêté. Agréé, etc.

HENRI THOMAS.

Monsieur le rédacteur, *Figaro* a offert ses colonnes aux victimes de la critique; permettez-moi d'ouvrir la marche des réclamants; non-seulement je respecterai le code de l'urbanité, mais j'éviterai même de nommer mon agresseur.

Le hasard seul, — le fait est notoire, — a jeté Céline dans une pénible carrière, où, dès ses premiers pas, elle a eu pour appui tout ce qu'il y a d'honorable dans la presse.

Aujourd'hui, un esprit inquiet et malheureux, abusant de sa verve, essaie de ternir d'un trait de plume ce qu'il y a de plus intéressant : l'enfance! ce qu'il y a de plus sacré, l'amour paternel!

Vous qui avez vu Céline, Monsieur, vous ne vous êtes pas laissé prendre à la fausse sentimentalité de cette élégie où le

en 1848 un détracteur acharné... Nous n'écrivons pas son nom, il nous faudrait aller le chercher sur une tombe.

La transition nous est bien ménagée pour parler des sentiments politiques de l'auteur de la *Comédie humaine*. Malgré les prétentions de certains à enrégimenter sous le guidon de la démocratie tous les grands esprits contemporains, le plus grand de tous n'admettait en aucune façon cet aplatissement qu'on appelle égalité. Secrétaire, à son début dans la vie, du vieux Bertrand de Motteville, l'ancien ministre de Louis XVI, il avait sucé de bonne heure les principes monarchiques dont son œuvre entière plaide éloquemment la cause, et, quoique nourri de Rabelais et de Montaigne, — cette moëlle de lions, — s'était arrêté bien en deça du « Peut-être » de l'un et du « Que sais-je? » de l'autre. Oui, Balzac croyait au milieu de notre société, que le torrent de l'athéisme a oublié dans le bourbier de l'indifférence. Fouillant le bagne, il regrette le cloître et conseille la résignation en sanctifiant le repentir.

Tel est l'homme que la critique a poursuivi, sans se laisser un instant désarmer par le gigantesque amoncèlement de chefs-d'œuvre qu'entassait son infatigable pensée. Vainement, dans les quelques volumes de la *Revue parisienne*, Balzac lui enseigna à manier en gentilhomme cette épée de Saint-Georges dont elle fait le coutelas de Legendre; elle continua à l'égorger avec la révoltante maladresse du bourreau de Cinq-Mars. C'était la seule faiblesse de cette vaillante nature de lion; mais les taons de la critique l'irritaient au plus haut point avec leur bourdonnement imbécile et leurs aiguillons impuissants. Qu'on en juge :

Après son drame de *Vautrin*, nous lui envoyâmes d'Orléans le numéro d'une feuille d'affiches où notre prose côtoyait inférieurement celle de MM. les avoués et notaires, — combien de virginités littéraires s'épanouissent en plus mauvais lieu! — Ce numéro contenait un feuilleton sur *Vautrin*, que nous défendions avec toute l'énergie, tout l'enthousiasme

prend son air le plus froid, et tirant de sa poche une poignée de ces carrés de papier : « Vous voyez, dit-il, que je n'en manque pas. Ce qu'il me faut ce soir, ce sont des hommes, et pour en avoir, je suis obligé de les payer. » L'artiste comprend l'insinuation et glisse dans les mains du César un chiffon de 500 francs. Le chef d'emploi de l'acteur qui s'est ainsi exécuté ne tarde pas à apprendre cette générosité. La crainte alors de n'être pas soigné en proportion de son mérite, vu les soins extraordinaires qui vont être donnés à son second, le porte à offrir un vrai billet de 1,000 francs, et quelquefois davantage. Ainsi de suite, du haut en bas de tout le personnel dramatique. Vous comprenez maintenant pourquoi et comment le directeur du théâtre est payé par le directeur de la clique, et combien il est facile à celui-ci de s'enrichir.

Le premier grand Romain que j'aie connu à l'Opéra de Paris se nommait Auguste : le nom est heureux pour un César. J'ai vu peu de majestés plus imposantes que la sienne. Il était froid et digne, parlant peu, tout entier à ses méditations, à ses combinaisons et à ses calculs de haute stratégie. Il était bon prince néanmoins, et, habitué du parterre comme je l'étais alors, j'eus souvent à me louer de sa bienveillance. D'ailleurs, ma ferveur à applaudir spontanément Glück et Spontini, Mmes Branchu et Dérivis, m'avaient valu son estime particulière. Ayant fait exécuter à cette époque dans l'église de Saint-Roch ma première partition (une messe solennelle), les habitués, la loueuse de chaises, le donneur d'eau bénite, les bedaux et tous les badauds du quartier s'en montrèrent fort satisfaits, et j'eus la simplicité de croire à un succès. Mais, hélas! ce n'était qu'un quart de succès tout au plus; je ne fus pas longtemps à le découvrir. En me voyant, deux jours après cette exécution : « Eh bien! me dit l'empereur Auguste, vous avez donc débuté à Saint-Roch avant-hier? Pourquoi, diable, ne m'avez-vous pas prévenu de cela? Nous y serions tous allés! — Ah! vous aimez à ce point la musique religieuse? — Eh non! quelle idée! mais nous aurions chauffé solidement. — Comment? on n'applaudit pas dans une église? — On n'applaudit pas, non; mais on tousse, on se mouche, on remue les chaises, on frotte les pieds contre terre, on dit : « Hum! hum! » On lève les yeux au ciel; le *tremblement*, quoi! Nous vous aurions fait mousser un peu bien; un succès entier, comme pour un prédicateur à la mode. »

Deux ans plus tard, j'oubliai encore de l'avertir quand je donnai mon premier concert au Conservatoire. Néanmoins Auguste y vint avec deux de ses aides de camp; et le soir, quand je reparus au parterre de l'Opéra, il me tendit sa main puissante en me disant avec un accent paternel et convaincu (en français, bien entendu) : « Tu *Marcellus eris!* »

Les claqueurs de nos théâtres sont devenus des praticiens savants; leur métier s'est élevé jusqu'à l'art. On a souvent admiré, mais jamais assez, selon moi, le talent merveilleux avec lequel Auguste dirigeait les grands ouvrages du répertoire moderne, et l'excellence des conseils qu'en maintes circonstances il donnait aux auteurs. Caché dans une loge du rez-de-chaussée, il assistait à toutes les répétitions des artistes, avant de faire la sienne à son armée. Puis, quand le maestro venait lui dire : « Ici, vous donnerez trois salves, là vous crierez *bi* », il lui répondait avec une assurance imperturbable, selon le cas : « Monsieur, c'est dangereux », ou bien « Cela se fera! » ou : « J'y réfléchirai; mes idées là-dessus ne sont pas arrêtées. Ayez quelques amateurs pour attaquer, et je les suivrai si cela prend. » Il arrivait même à Auguste de résister noblement à un auteur qui eût voulu lui arracher des applaudissements dangereux, et de lui répondre : « Monsieur, je ne le puis; vous me compromettrez aux yeux du public, aux yeux des artistes, et à ceux de mes confrères qui savent bien que cela ne doit pas se faire. J'ai ma réputation à garder; j'ai, moi aussi, de l'amour-propre. Votre ouvrage est très-difficile à diriger; j'y mettrai tous mes soins, mais je ne veux pas me faire siffler.

Par la clique, les directeurs font ou défont à volonté ce qu'on appelle encore des succès. Un seul mot au chef de clique leur suffit pour tuer un artiste qui n'a pas un talent hors ligne. Je me souviens d'avoir entendu, un soir, à l'Opéra, Auguste dire, en parcourant les rangs de son armée avant le lever du rideau : « Rien pour M. Derivis! rien pour M. Derivis! » Le mot d'ordre circula, et de toute la soirée Derivis, en effet, n'eut pas un seul applaudissement.

Il arrive quelquefois que cette tactique échoue à l'égard d'un virtuose de premier ordre. « Rien pour lui! » a-t-on dit dans le centre officiel. Mais le public, étonné d'abord du silence des Romains, devinant bientôt de quoi il s'agit, se met à fonctionner lui-même officieusement et avec d'autant plus de chaleur, qu'il y a une cabale hostile à contre-carrer. L'artiste alors obtient un succès exceptionnel, un succès *circulaire*, le centre du parterre n'y prenant aucune part. Mais je n'oserais dire s'il est plus fier de cet enthousiasme spontané du public, que courroucé de l'inaction de la clique.

On a essayé pendant trois jours de supprimer la clique à l'Opéra, la tentative a été malheureuse. Songer à détruire brusquement une pareille institution

d'école en fait de vilénies! — la *Comédie humaine* peut renvoyer l'imputation à ses accusateurs.

Sans doute, Balzac n'appartenait pas à cette classe d'observateurs superficiels qui, abusant du coq-à-l'âne de Descartes : « Je pense, donc j'existe! » posent la première proposition avec trop de jactance pour ne pas ébranler notre certitude sur la seconde. Il voyait de haut et au loin comme saint Augustin, alors que, placé entre le crépuscule des vieilles croyances et l'aube de la foi nouvelle, il apercevait dans le monde la cité du Bien et la cité du Mal. Aussi a-t-il peint la société de la même façon que les Hollandais, — historiens suspects d'ailleurs, — ont prétendu que Louis XIV avait voulu qu'on le représentât, c'est-à-dire par un soleil. Seulement, de tous les points de la circonférence, les ténèbres luttant contre son éclat et le resserrant dans ses bornes légitimes, — proportionnellement aux doutes qui nous envahissent du ponant au levant et du sud au nord, — les zones de lumière n'ont pas, hélas! un développement trop excentrique, et, cherchant des ombres, l'estompe du dessinateur a trouvé à s'alimenter dans les fumées de l'orgueil contemporain.

Sans doute encore, Balzac n'était pas de l'école de cet honnête écrivain qui, biographe Louis XI et le voulant tout d'une pièce, répondit à l'offre qui lui faisait d'une belle action peu connue de ce monarque : — Merci! j'aimerais mieux une infamie!

Il n'a pas enfanté de ces créations fantastiques renouvelées de l'Astrée et de la Clélie, comme en fabrique à la toise la littérature marchande, — types impossibles, si éternellement braves, spirituels, charmants ou vertueux, qu'ils font prendre en dégoût le courage, l'esprit, la grâce et la chasteté. Ainsi qu'en la légende bretonne, presque tous ses êtres ont un serpent dans le cœur, beaucoup de ses réprouvés une étoile au front; mais son livre est honnête et « de bonne foi » comme celui de Montaigne; s'il s'aventure dans quelque fétide sentier pour y découvrir une gangue inexplorée, c'est en la purifiant souvent, en l'éclairant toujours.

Et prenant l'arme de son interlocuteur, Chodruc mit en joue un soldat et le tua.

— A un autre! reprit-il en saisissant un nouveau fusil...

Un second soldat roula sur le pavé.

Puis un troisième... Après quoi il rendit l'arme à son légitime détenteur, en lui disant :

— Je pourrais continuer, mais ça n'est pas mon opinion.

Et Balzac, muet spectateur de l'épisode, crut voir passer la grande ombre de Timon d'Athènes.

Mais ce n'était pas seulement sur les grandes commotions que son observation se portait. Les *Mémoires de deux Jeunes Mariés* l'ont bien prouvé. Quel chef-d'œuvre de délicatesse et de grâce que les lettres où Renée de Lestorade raconte les soins qu'elle prodigue à son charmant *baby*. C'est vraiment femme, vraiment mère! et certes la mise en scène de ces adorables puérilités a demandé une plus grande dépense de génie que l'agencement de telles œuvres mal équilibrées par les charpentiers de la littérature qui se croient lapidaires, — les malheureux! — et tiennent pour diamants leurs grossiers échafaudages.

Que si l'on nous objectait les succès contestés de Balzac, nous répondrions que d'abord il restait à l'écart des camaraderies; vigoureux géant comme le chène, il éteignait toute végétation parasite à l'ombre de ses rameaux, peu soucieux d'ailleurs de ces popularités éphémères qui, pareilles aux amours de courtisanes, ont un ver sous la pulpe savoureuse de leurs baisers.

Puis, qu'importe? la foule, en une heure de caprice, peut s'abandonner au torrent qu'un orage vient d'improviser dans la vallée; mais le lendemain, rien ne reste du parvenu de la veille, et la foule retourne au fleuve majestueux qui, sans rien craindre des bouleversements, roule à toujours vers la mer le puissant tribut de ses ondes.

On a reproché à la *Comédie humaine* de calomnier la société; — les lieux de ce on-là nommaient Collière : *maître*

Diogène sublime, il allait à travers le carnaval humain, dénouant les masques, en vue de rencontrer des hommes derrière. Est-ce sa faute si, au resplendissement du soleil qu'il tenait à la main, en guise de lanterne, tous se sont mutuellement trouvés laids, pâles, flétris, horribles?... Non! et quoi qu'on dise, le tableau est si peu outré, que dans l'hypothèse d'un cataclysme comme le déluge, un exemplaire de la *Comédie humaine* survivant au désastre, suffirait à révéler aux générations futures notre société du XIX<sup>e</sup> siècle dans son plus large développement, dans ses plus minutieux détails.

De sa descente à travers les cercles de l'Enfer social, Balzac avait rapporté non pas « le front livide et vert » dont s'effrayaient les petits enfants de Fronne, mais une sorte de seconde vue plus triste et plus désenchantée encore que l'expérience. Ainsi, quelque temps après l'apparition d'*Un grand homme de province à Paris*, un jeune publiciste qui alors eût voulu « être le laquais du romancier pour aspirer à l'honneur de devenir son valet de chambre », comme Jean-Jacques l'a dit de Fénelon, se présenta aux Jardies, sous le patronage d'Ourliac. Il venait remercier l'écrivain dont le livre lui avait signalé l'écueil sur lequel il courait. Trop ému pour pouvoir parler, il prit la main qu'on lui tendait et la porta respectueusement à ses lèvres.

— Mais on ne baise que la main des rois, dit Balzac.

— Et vous êtes un dieu! répondit le jeune homme en pliant le genou.

— Un Dieu! un Dieu!... pauvre enfant! reprit son interlocuteur en attachant sur lui son regard profond, absorbant, plein d'un fluide magnétique dont on avait peine à décliner la puissance... En tout cas, ne m'élevez pas de statues; dans quelques années vous les briseriez pour m'en jeter les morceaux à la tête.

Et il devint juste! Sous l'empire des préoccupations républicaines, l'enthousiaste admirateur de 1842 était devenu

euilletoniste déplore l'ignorance de la pauvre enfant. Dieu merci ! ma fille a pu être parfaitement élevée et sait lire, écrire, dessiner, etc.

Elle sait, avant tout, prier le ciel et lui rendre grâce pour l'intelligence précoce qu'il a développée en elle, et dont elle use avec un courage au-dessus de son âge, comme ses illustres devancières : Mmes Mars, Rachel, Allan, Volnys, Déjazet et tant d'autres.

Céline, à six ans, apprenait à parler avec les vers d'Émile Augier, de Ponsard et de Molière, — dans la maison de Molière ! — Son nouveau théâtre est moins littéraire, sans doute ; mais elle y est comblée de soins par M. Dormeuil, qui lui donne pour *loge* l'intérieur de sa charmante famille, et, au milieu de ses enfants et petits-enfants, la considère comme une fille de plus. Quant à ses camarades, — artiste moi-même, je suis fier de le dire, — il n'en est pas un qui ne soit pour Céline un véritable père, plein de sollicitude et d'égards.

Si le feuilletoniste auquel je répons connaissait notre vie privée, qu'il calomnie, il saurait que l'objet de sa tendre pitié grandit au soleil, quand le ciel veut bien le permettre.

Une paille plaisanterie nous a déjà valu une fois ce long exil pendant lequel toutes les sommités de l'étranger ont accueilli à bras ouverts et consolé la petite proscrie. Heureusement, M. le ministre de l'intérieur a daigné prendre Céline sous sa protection, et tous nos efforts tendent à mériter cet honneur.

Si ma fille ne savait pas lire, elle ignorerait encore l'existence de ce premier ennemi qui se dresse sur sa route ! mais aussi elle n'aurait pu apprécier tous les témoignages de délicate sympathie qu'à l'envi l'un de l'autre lui donnent les princes de la critique. Décidément, Monsieur le rédacteur, Pangloss a raison : tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Agréz, etc. MONTALAND.

Monsieur, Permettez-moi, de relever deux inexactitudes graves qui se sont glissées dans votre spirituel numéro de dimanche dernier.

1<sup>o</sup> M. Collet inscrit dans le sommaire de la chronique parisienne : Horace Vernet et Joseph Prud'homme.

Joseph Prud'homme soit, mais je ne suis pas Horace Vernet, qui, en lisant *Figaro*, sera probablement peu flatté de se voir qualifié de miniaturiste, lui qui fait de la si grande peinture. Je suis tout simplement Alfred Vernet, et je tâche de me faire un nom dans la toute petite.

2<sup>o</sup> Ma réponse au Prud'homme est exacte, mais la question du précité n'est pas de même. Le Prud'homme avait, bien la cravate blanche, et, de plus, le crâne dénudé par la pensée qui tue !...

Voici sa phrase textuelle, méditée et mûrie par une heure de silence :

*Monsieur Vernet, je ne me suis jamais expliqué comment vous autres peintres, avec tant d'indépendance dans le caractère, vous pouvez obtenir en si petit la ressemblance avec une telle diversité de couleurs sur vos palettes... — Monsieur X... repris-je consterné et presque suppliant, vous êtes plus habile... je suis peintre ! — Vous avez les secrets de votre art ! permettez-moi de conserver ceux du mien ! — Ah ! monsieur !... c'est trop juste !... comment donc !... Hélas ! en voulez-vous un autre *ejusdem farinae* ? Il y a quelques mois, je fus brusquement dérangé par un violent coup de sonnette.*

— Ecoutez-moi, Monsieur, me dit le visiteur, un homme de haute taille, hermétiquement boutonné dans une longue redingote et décoré.

Je suis un débris de l'Empire ! Ce trou est la balle d'un chasseur tyrolien ! cette estafilade est le coup de sabre d'un Hongrois ! cette déchirure est la lance d'un Baskir ! Quant à ceci, ajouta-t-il en montrant son nez d'argent, c'est le tromblon d'un Espagnol.

Je contemplai cet homme avec un étonnement mêlé d'admiration ; il continua :

J'arrive du Morbihan tout exprès pour assister au bal de \*\*\* ; pour lequel X... m'a fait l'honneur de m'adresser une invitation. Une chose m'arrête et m'inquiète... c'est mon nez, monsieur !... Mon nez n'est pas présentable... c'est un peintre-vitrier du Morbihan qui l'a badigeonné ; c'est le mot ! Regardez un peu comme c'est mal peint ! Je voudrais un nez bien coloré ; je ne regarderai pas au prix et je poserais tout le temps qu'il faudra ! (sic).

Le monsieur tira alors d'une petite boîte un nez d'or garni de lunettes, et je fus surpris de la quantité de nez que peut posséder un homme qui n'en a pas.

Je répondis poliment : — Monsieur, je suis réellement désespéré... je n'ai pas l'expérience de ces sortes de choses, et je crains sérieusement d'échouer... — Mais, pourtant, vous peignez la figure ? — D'accord, monsieur, mais le nez seul, jamais ! — C'est très-bien, monsieur. Je suis un peu désappointé... j'avais pensé... enfin ! Voulez-vous me donner l'adresse d'Horace Vernet, s'il vous plaît ? Je suis sûr de trouver chez lui un peu plus de complaisance !

Je laissai échapper un geste de doute.

— Je suis convaincu qu'il ne me refusera pas, lui... c'est un peintre de batailles !...

Que dites-vous de celui-là, monsieur ? Et si je vous vidais mon sac, grand Dieu !

Simple conseil :

N'apprenez jamais à peindre en miniature que pour votre agrément personnel.

Pardon pour votre temps que je gaspille, et veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

ALFRED VERNET.

**CHRONIQUE MUSICALE**

**Opéra-Comique. — La Fiancée du Diable. — Le piano-Listz.**

Voici ce que j'écrivais à l'issue de la première représentation des *Noces de Jeannette* : « Le bonheur constant de M. Victor Massé m'épouvante pour lui, et si son prochain ouvrage ne tombe pas à plat, il faut désespérer de son avenir et lui conseiller de quitter le théâtre. »

M. Massé a été assez heureux pour l'être beaucoup moins qu'à ses précédents ouvrages. Une fois revenu de l'access d'un découragement passager, il se félicitera de ce temps d'arrêt salutaire dans la bonne fortune. L'insuccès qui atteint l'artiste au moment où il vient de mettre au jour une œuvre nouvelle, c'est le marteau qui frappe sur le métal : la résurrection produite par le choc apprend à notre oreille exercée si le métal est de l'or pur ou n'est qu'un vil alliage. Le coup était inattendu, mais il a été sonore, et rassuré désormais sur son avenir, le compositeur n'a plus qu'à se remettre au travail.

Après son premier succès, la *Chanteuse voilée*, M. Victor Massé avait eu la chance, qui ne favorise pas toujours les musiciens arrivés, et qui a manqué constamment à Hérold dans une carrière semée d'obstacles, de rencontrer deux auteurs jeunes et débutants comme lui, pleins de talent et de bonne volonté comme lui, et de cette association fraternelle de communes espérances étaient résultées *Galathée* et les *Noces de Jeannette*. Sa première faute a été de rompre un compagnonage qui lui avait porté bonheur. Qu'il ne dise pas pour sa justification que le poème insipide de la *Fiancée du Diable* lui a été imposé : imposé à sa faiblesse, c'est possible ! Il pouvait, il devait le refuser et courir le risque d'un refroidissement momentané avec une administration, trop intelligente, après tout, pour ne pas faire le premier pas vers un accommodement prochain. Mais non ! en cette circonstance, M. Massé a joué le jeu d'un parvenu, d'un enrichi de la veille. En voyant venir à lui M. Scribe avec ses trente-sept ans de carrière, d'expérience et de succès, son bagage de 300 et quelques pièces représentées sur tous les théâtres de Paris, il a été facilement ébloui l'aspect de ce passé si riche et si bien rempli, et il s'est épris de flâner sa jeune gloire à une réputation décrépité. Il vient d'apprendre à ses dépens que l'homme vieillit dans les succès est semblable au soleil qui se couche : plus la carrière qu'il a fournie forme un arc immense, plus il est près de s'éteindre.

Dans son impatience d'être joué, — impatience souvent nuisible, même chez un jeune homme, — M. Massé a tout accepté, tout subi, le vieux poète qu'on lui offrait, les exécutants recrutés qui lui avaient été choisis. — La vanité lui a dit à l'oreille : « L'imagination du premier est comme une vieille éponge, pressée et tordue en tous sens, et dont on ne peut plus rien extraire ? qu'importe ! L'expérience des seconds menace de broncher à chaque pas, et ils sont capables de se couronner eux-mêmes... au genou ? qu'à cela ne tienne ! Triompher seul, c'est triompher deux fois. N'écoutez pas ceux qui te disent que Mme Ugalde, qu'on ne remplacera pas dans *Galathée*, a contribué pour sa part au succès de ta musique ; que Mme Félix Miolan n'avait jamais été appréciée si bien dans le rôle de Jeannette que du jour où elle y a été remplacée ! Marche, enfant de la muse, dans ta force et dans ta liberté ! » — Et M. Massé s'est laissé persuader par ce monstre que tout homme porte en lui ; ne s'appuyant ni sur son poète ni sur ses exécutants, il a cru follement pouvoir se soutenir en l'air.

Un poète inspiré et des exécutants habiles sont à un compositeur ce qu'étaient à Mercure les deux ailes que la mythologie, avec une grande prévoyance, avait fixées à ses talons ; dans le cas contraire, ce n'est plus qu'un boulet qu'il traîne rivé à chaque pied.

S'il veut descendre dans le huis clos de sa conscience, M. Massé se rendra à lui-même ce triste témoignage.

Privé du relief de l'exécution, nous ne pouvons se rattacher à aucune situation passionnée ou intéressante, la partition qu'il vient d'écrire n'est pas un opéra en trois actes, mais un concert en trois parties. Malgré les réelles beautés d'un deuxième acte bien rempli, de grandes qualités de facture, de la distinction, de l'élegance, les pétilllements de sonorités d'un orchestre traité avec une grande sûreté de main, l'œuvre est froide, pétrifiée, et ne ressemble pas mal à la cour enchantée de la Belle-aux-Bois-Dormant, avant que la fée ne soit venue rendre à tout ce monde le mouvement de la vie suspendu par sa baguette. Voyez ce qui est arrivé ! Le public a bruyamment applaudi, dans cette deuxième partie de l'ouvrage, un petit air d'introduction, le trio de la demande en mariage, un beau quatuor de facture, le rondo de Catherine, qui pourrait bien devenir populaire (s'il ne l'était déjà), les couplets de Bussine avec chœur, le finale (je viens de citer le deuxième acte tout entier) ; et ce même public n'en répétait pas moins au foyer, dans l'entr'acte : « C'est une musique bien faite, mais qui manque d'idées. » Non pas d'idées, mais de vie. Ce jour-là, la bonne fée du musicien avait égaré sa baguette.

Que dire de M. Scribe, qui ne demande plus au théâtre des succès, mais des droits d'auteur, et dont chaque pièce nouvelle est une offense de plus à sa gloire ? Pendant qu'il est on train de faire condamner ses calomniateurs, que ne se prend-il au collet, et ne se traîne-t-il lui-même devant les tribunaux ? A chaque tentative, le terrain s'effondre sous ses pieds, mais je doute que, tombé jusqu'à la *Fiancée du Diable*, il puisse descendre plus bas, car il est arrivé à l'impuissance dans l'ennui. Et qui le croirait ? le métier lui échappe encore ! Il a commis une de ces fautes élémentaires qui serait sifflée en un débatant. Le pivot de l'action, le personnage en évidence de sa pièce, devrait être le seigneur

libertin jouant au diable, et pris finalement dans les lacs qu'il a tendus : il n'en est rien. Couderc (le diable), condamné pendant deux actes au rôle de choriste, n'intervient, au troisième, que pour dénouer l'action au profit d'Andiol, sans que l'un ou l'autre des deux personnages attire un moment l'intérêt à soi. M. Scribe l'a si bien compris que, à l'issue de la représentation, il aurait fait ses compliments de condoléance à son diable inoccupé.

— Mon cher Couderc, lui aurait-il dit, je viens vous remercier d'avoir si bien joué un rôle au-dessous de votre talent... — Et moi, monsieur, aurait répondu l'artiste, je ne vous remercie pas d'avoir jugé mon talent digne d'un pareil rôle !

Ce n'est pas tout. M. Scribe a une idée fixe ; et, comme me le disait un de mes amis, au foyer, une véritable *noïmanie*. Il y a des peintres qui voient vert, jaune, gris : M. Scribe voit *moine*. Il a mis du moine partout, dans *Fiorella*, dans les *Huguénots*, dans les *Diamants*, dans le *Duc d'Orléans*, et, tout récemment, dans *Marco Spada*. Si bien que Bussine devait endosser une robe de moine pour chanter, au deuxième acte de la *Fiancée du Diable* : *Tape, coigne, coigne, frappe !* Le refrain est vil, égrillard, bien en scène ; la robe seule n'était pas en situation. M. Louis Boyer a rendu aux auteurs le signal service de faire déshabiller le frère Mathéo. Mais, au lieu de le remercier, il paraît que ceux-ci ont crié à la mutilation de leur pensée, prétendant que le *coigne, tape*, avait, sous ses airs un peu vauriens, une couleur monacale. Ceci me rappelle le mot d'un tragédien de la Comédie Française dont j'ai oublié le nom, au sujet de la réforme du costume introduite par Talma. Ce féroce partisan du *statu quo* soutenait que, ne plus coiffer le bouillant Achille à l'oiseau royal, c'était manquer de respect à Homère.

On ne peut pas dire que l'exécution de la *Fiancée du Diable* ait été mauvaise : elle a été moins ou pis que cela, — elle a été médiocre.

La voix de Puget à ses sons d'une clarinette d'aigle de rebut, mais le chanteur ne connaît pas encore toutes les ressources de son instrument. A cela près, Puget est un artiste intelligent, zélé ; il a bien dit le dialogue du premier acte. Son défaut irrémédiable au théâtre, c'est, tout en étant jeune, de manquer de jeunesse. Il a toutes les qualités et aussi tous les défauts qui réussissent en province : une inflammation de chaleur scénique, compliquée d'une affection chronique de mauvais goût. Il y a encore du remède pour le comédien ; mais je crains bien que le chanteur ne soit incurable.

Dans cette exécution insuffisante, il faut pourtant que je fasse une exception en faveur de Mlle Lemercier. Gillette a dit son petit rôle avec beaucoup de malice et de gaieté, et, de plus, elle a chanté avec une remarquable énergie la strette du duo final.

Des membres de l'Institut, des artistes, des écrivains, se trouvaient réunis dans la salle Herz, mercredi dernier, pour assister à une expérience des plus intéressantes, l'essai d'un instrument nouveau. Cet instrument, que l'inventeur, M. Alexandre, n'a pas encore baptisé, et que je prendrai la liberté d'appeler, en attendant, le *piano-Listz*, c'est la fusion, sur une vaste échelle, de l'orgue-mélodique et du piano, avec des combinaisons absolument nouvelles. Pour n'en citer qu'une seule : au moyen de la pression des genoux, on obtient des effets de pédales qui permettent aux doigts de l'exécutant de se multiplier sur les touches des trois claviers. Cet orgue-piano a été acheté par Listz, qui se le fait adresser dans sa retraite d'Allemagne. Ce que le grand artiste va réaliser de fantaisies mélodiques et harmoniques, ce qu'il va combiner de variétés de timbres, tout cela peut se résumer par un mot : — une révolution dans l'art de jouer du piano !

C'est peut-être aussi, car les révolutions vont vite en besogne, la déchéance du piano. Dans ce cas, mon sincère compliment à M. Alexandre !

B. Jouvin.

**NOUVELLES GÉPES**

Le cinquième volume des *Nouvelles gèpes*, par Alphonse Karr, vient de paraître. Il n'y a pas d'appréciation à faire d'un écrivain qui a créé un genre et en est resté le maître écouté et applaudi ; aussi vais-je me borner à citer quelques extraits de ce petit volume. Je choisis de préférence les traits d'observations présentés sous forme d'anecdotes ; quant aux délicatesses de pensées, à ces nuances fugitives de sentiment qui s'accroissent beaucoup moins du relief du journal et nécessitent, soit un préambule, soit un certain développement de style, leur place naturelle est dans le livre, et le lecteur saura bien les y trouver.

B. Jouvin.

Un jour que je me promenais dans les prairies du Calvaire, je vis un homme vêtu en bourgeois qui contemplant des moutons d'un air rêveur, et comme je reconnus cet homme pour l'avoir rencontré autrefois dans une maison où il lisait des petits vers de sa façon, je crus que le moment n'était pas opportun pour l'aborder, ou même se laisser aborder par lui. Mais il m'avait vu, et par une marche adroite, il trouva mon chemin, et m'adressant la parole :

— Vous passez bien fier aujourd'hui, me dit-il.

— Je passais humble, au contraire ; il me semblait que vous faisiez des vers, inspirés par les moutons, et je craignais de vous déranger.

— Des vers... ma foi non !

— Je vous en ai pourtant entendu lire qui avaient beau-

coup de succès ; et, vous voyant dans l'attitude de la méditation, les yeux attachés sur ce troupeau, je croyais... — Non, je me disais ceci : il y a là cent moutons ; eh bien, de tous ces coquins-là, il n'y en a peut-être pas un qui soit tendre.

\*\*

Il y a longtemps que l'on a appris à se passer du raisin pour faire du vin, et j'ai lu dans une instruction secrète d'un marchand de vin à son fils : — On a fait du vin avec tout, — même avec du raisin.

On a déjà fait un vin nouveau avec la rhubarbe. A-t-on oublié qu'il y a quelques années un savant présenta un mémoire à l'Académie, en prévision de la maladie des betteraves. Il offrait de faire du sucre de lapin, en plquant en un certain endroit le crâne d'un lapin, de lui donner une maladie à la suite de laquelle on pouvait extraire du sucre de son sang. Ce n'est pas une plaisanterie ; la chose est exacte et consignée dans les *Annales* de l'Académie. On n'a pas oublié peut-être non plus qu'un autre chimiste offrait, dans un procès célèbre, de trouver de l'arsenic dans le fauteuil de M. le président de la cour d'assises et dans M. le président lui-même.

\*\*

Quelque peu que l'on soit prince, cela doit avoir un côté assez ennuyeux ; l'on ne peut acheter un mouchoir ou manger un gâteau sans que l'industriel qui vous les a vendus mette le lendemain dans les journaux : « M... vient d'être nommé fournisseur de mouchoirs ou de méringues à la crème de S. A.\*\*\*. »

Mais ce ne serait rien encore ; il est des inconvénients inhérents à la nature humaine auxquels les princes sont sujets comme les simples hommes, ainsi que le fit remarquer un jour, avec des expressions fort vives, le roi Louis-Philippe à un architecte qui, par respect, avait négligé certains détails dans l'appartement particulier des filles du roi.

\*\*

Du temps que j'appartenais à la terre-neuvien Freyschutz, et un jour qu'il m'avait mené promener sur le boulevard, nous vîmes un gros perroquet, un ara rouge, jaune et bleu, qui, au bas de son échelle, cherchait du chenevis échappé à son bec. Freyschutz fit un bond vers l'oiseau, qui se hâta de regimber en haut de son bâton, et, les ailes frémissantes, les plumes du dos hérissées, celles de la tête redressées en huppe, s'écria : *As-tu déjà vu, Jaquot ?* Cette question pouvait paraître raisonnable ; en voyant, en effet, le molosse venir à lui, on comprend que le perroquet désirait savoir si c'était la curiosité ou l'appât qui le rendait l'objet de l'attention de Freyschutz, et qu'il se serait livré avec plus de sécurité au désir d'être admiré si l'énorme bête avait suffisamment déjourné.

Hélas ! il n'y avait pas tant de raisonnement dans ce que disait le perroquet. Les perroquets sont comme les hommes ; ils disent plus de paroles que de choses, et leurs discours, le plus souvent, sont une forme vide d'une pensée absente.

Quand un perroquet a peur ou est joyeux, il a hâte de dire tout ce qu'il sait, au hasard, pèle-mêle, et dans cette circonstance l'ara avait eu du bonheur probablement, surtout parce qu'il ne savait que cela. Ce succès littéraire rappelle celui d'un des derniers grands seigneurs nommés à l'Académie française par préférence à Balzac, et dont on disait pour justifier l'élection, qu'il avait « cultivé discrètement les muses. »

\*\*

M. Jasmin, le poète-coiffeur d'Agen, a un immense avantage sur tous les écrivains contemporains : outre l'admiration légitime et probable du très-petit nombre de gens qui entendent ce qu'il écrit, il récolte les sympathies de tous ceux, et le nombre en est grand, qui ne trouvent beau que ce qu'ils ne comprennent pas. — Il est comme l'ébène, il brille par son obscurité.

La manie de M. Jasmin, c'est de protéger M. Baze, et de le protéger malgré lui. En vain M. Baze lui crie et lui écrit : « Mais, moussu Jasmin, je ne veux pas que vous demandiez grâce pour moi ; mais, moussu Jasmin, je ne veux pas de grâce. »

M. Jasmin ne fait aucun cas des réclamations de M. Baze, et chaque fois que M. Jasmin se trouve en contact avec quelque puissance, il embrasse ses genoux et demande quelque chose pour M. Baze.

M. Jasmin est comme ces chiens de Terre-Neuve qui, trop bien élevés, ne peuvent voir un homme qui se baigne sans se jeter à l'eau, se précipiter sur lui, le saisir par où ils peuvent, et sauver au moins son nez, qu'ils rapportent à terre en remuant la queue.

\*\*

Il y avait, il y a peut-être encore, chez un peuple de l'Orient une famille privilégiée qu'on ne pouvait mettre à mort que d'une façon déterminée ; du reste, nous en trouverions un exemple chez nous. — On sait l'histoire de cet homme qui prouvait l'antiquité de sa noblesse en établissant triomphalement, authentiquement, que son grand-père avait été décapité pour vol à main armée sur une grand-route, tandis que ses complices routiers avaient été pendus. — Tout membre de ladite famille mahométhane a droit d'être mis à mort de la façon plus honorable que voluptueuse que voici : on ne peut, sans un déni de justice qui soulèverait une générale indignation, quand ils ont mérité la mort, leur refuser de les piler dans un mortier ; et ils ne manquent pas de réclamer ce privilège.

ALPHONSE KARR.

L'UN DES RÉDACTEURS EN CHEF : B. JOUVIN.

de nos dix-sept ans. Courrier par courrier, nous recevions la réponse suivante :

« Merci, Monsieur. Au milieu des blessures que nous fait l'envie et la mauvaise foi, il est à noter que les consolations ne nous viennent jamais que de cette province tant calomniée et où l'on juge loin des haines et des jalousies, et qui m'enveloppent et me tuent. »

« Merci encore.

« Bien à vous,

» DE BALZAC. »

Phrase difforme, marquée à tous les B possibles, avec une faute grammaticale et un hiatus orthographique en plein visage ; mais quelle amertume, quelle vraie douleur dans cette plainte que la fièvre de l'esprit arrache à la plume lancée à fond de train, les éperons dans le ventre... —

Jusqu'à l'Académie qui crut devoir mêler son silence à ce déplorable concert, en n'élisant pas plus Balzac qu'elle n'avait appelé Molière. Molière, comédien flétri par le préjugé, ce n'était qu'une faute ; Balzac, ce fut une sottise... —

Et quelle conscience pourtant ce dernier apportait à l'élaboration de son œuvre ! Ses épreuves, qui jusqu'à cinq fois revenaient à l'imprimerie étoilées de corrections marginales avec la flamboyante profusion d'un bouquet d'artifice, lui avaient acquis une horrible célébrité typographique, et cette location était devenue proverbiale dans les ateliers :

— J'ai fait mon heure de Balzac, à qui la corvée ?

Indépendamment de ce soigneur enfanteur, l'écrivain, bien loin de professer la théorie qui consiste à corriger un livre dans un autre livre, prenait à chaque édition nouvelle sa plume d'aigle et sa plume de colibri et revoyait patiemment son style. Il effaçait une épithète, ouvrait une parenthèse, redressait un tour équivoque, brisait une déféctueuse soudure ou reposait par un deux point une phrase essouffée à courir de virgule en virgule, sans jamais arriver ; il ouvrait

ici un pan de ciel pour que l'expression pût y déployer sa large envergure ; là, c'était une période, allangue, pauvre brin d'herbe foulé aux pieds, qu'il relevait et fortifiait par une caresse, — mon rant l'inquiète sollicitude d'une mère qui donne le dernier regard à la toilette de sa fille bien aimée, et substitue à la fleur dont l'éclat ne doit briller qu'une heure la perle à l'inaltérable beauté.

Aussi trouve-t-on dans la *Comédie humaine* des pages admirables et qu'enverraient toutes les littératures. Nous ne citerons que le bouquet du *Lys dans la Vallée*, qui a tout à la fois la fraîcheur du pastel, l'éclat du rayon, la suavité du parfum et l'harmonie de la musique.

Les rapprochements littéraires, pour ingénieux qu'ils soient, laissent toujours à désirer ; cependant nous manquons notre but si nous ne montrons que Balzac n'a de rival en aucune langue. Walter Scott, révélant des époques inconnues, des civilisations ignorées, avait une plus grande liberté d'allures et la tâche infiniment plus facile. Le Tasse et l'Arioste, dans leurs féériques inventions, n'excitent pas davantage la curiosité et atteignent moins à l'intérêt. Ouvrez les *Moïhicans* de Cooper, vous n'y trouverez pas la puissance qui éclate à chaque page des *Paysans*, que nos Tytires et nos Mélibœes parisiens ont taxé d'exagération, en songeant aux maraichers de la banlieue qui s'habillent à la Belle Jardinière et hantent les théâtres du boulevard, — farouches éperriers dont l'écume de notre civilisation a engluisé les ailes, — comme si l'on jugeait du sauvage par le nègre imbecile qui se pare de nos vices et de nos vieilles bottes... Pierrette a le charme et le sentiment de Mignon, en étant plus humaine. — A ce propos, notons ici, puisque nous avons omis de le faire ailleurs, que les femmes de ce grand poète sont d'une vérité désespérante à égarer. Leurs souffrances les mieux cachées, leurs aspirations les plus secrètes y sont magistralement analysées. Les femmes ne s'y méprenaient pas ; elles se savaient là aussi bien comprises que devinées, et l'une d'elles nous voyant pleurer à

la nouvelle de la mort de Balzac, nous dit cette parole qui est autant un jugement qu'un hommage :

— Pour vous ce n'est qu'un vide de l'esprit ; pour nous c'est un deuil du cœur, un deuil éternel.

L'uberge de Saltzbach chez Werner est moins terrible que la loge de la Cibot. Ferragus a l'altière sauvagerie de Manfred. Shakespeare lui-même est moins complet sans plus avoir d'ampleur. A côté de Richard III, Vautrin, de Shylock, Fraiser ; du roi Lear, Goriot, Goriot tout le « Han ! » alors qu'il torde en lingot sa soupère à colombes d'argent, fait frissonner comme le *Moi ! de Médée*, le *C'est assez !* du Tibère de Cyran, le *Qu'il mourût !* du vieux Horace. Au milieu de tous ces génies de la pensée, Balzac se dresse comme Charlemagne au milieu de ses pairs, en les dépassant de la tête.

Notre parallèle avec Shakespeare nous conduit, par une pente naturelle, au théâtre du grand écrivain. Là, il n'a plus été contesté, on l'a radicalement nié. Et pourtant la *Mardière* est un admirable drame, et la Muse souriante de la comédie a prêté ses meilleures saillies aux *Ressources de Quinola*. N'importe, l'arrêt est rendu ! Heureusement, on en peut appeler du public d'hier au public de demain. Le théâtre s'est déjà étrangement modifié, lui qui admet les charmantes fantaisies de Musset, là où régnait sans partage le réalisme bourgeois et de saison de M. Scribe. L'heure de Balzac sonnera un jour, le jour de la première représentation des *Petits bourgeois*. Mais, pour Dieu, qu'on respecte l'œuvre et l'écrivain. Comme nous blâmons l'édition publiée à son nom de livres qu'il avait répudiés, livres bâtarde enfantés par le besoin, jetés dans le tour des cabinets de lecture et condamnés à l'oubli, nous blâmons encore plus énergiquement l'ignoble ressemblage pratiqué sur certaines de ses œuvres par des *rapetassiers* émerités, et ce nous a été un grand crève-cœur que d'assister à la représentation de *Mercadet*, dérangé par M. Denery. On ne honge pas les maîtres ! et cet honorable métier, d'ailleurs, s'exer-

ce sur le Pont-Neuf, — non sur le Pont-des-Arts. Que Michel-Ange, pour railler les antiquaires de son temps, ait décapité, avant de l'enfourner, sa statuette de l'Amour enfant, c'était son droit ! Mais de quelle fétrissure ne serait digne M. de Marcellus, si on lui devait les mutilations de la Vénus de Milo ?

Qu'on nous donne de Balzac tous ses livres, même ceux que la mort a interrompus, rien de mieux ! — La cathédrale de Cologne, pour être inachevée, n'est pas moins grandiose, — mais Balzac seul, le Balzac qui a débuté par un chef-d'œuvre : la *Physiologie du mariage*, et fini par un chef-d'œuvre : les *Parents pauvres* ! et qu'on n'ait souci de ce qui adviendra... —

Méconnu de son époque, le grand écrivain disait avec le vieux poète du *Prométhée* :

— Je consacre mes œuvres au temps !

Et il disait juste... —

Celui-là peut avoir la patience qui a l'éternité.

—

HONORÉ DE BALZAC,  
NÉ À TOURS EN 1799, MORT À PARIS EN 1851.

—

LOUIS LAMBERT.  
LES CONTES DROLATIQUES. — L'ENFANT MAUDIT.  
LE LYS DANS LA VALLÉE. — Z. MARCAS. — LES PAYSANS.  
EUGÉNIE GRANDET. — LES PARENTS PAUVRES.  
LA COMÉDIE HUMAINE.

EUGÈNE WISTEN.